

Maylis de Kerangal

Réparer les vivants



folio

COLLECTION FOLIO

Maylis de Kerangal

Réparer
les vivants

Gallimard

Cet ouvrage a précédemment paru
aux Éditions Verticales.

© Éditions Gallimard, 2014.
Photo © Narelle Autio / Agence Vu (détail).

Maylis de Kerangal est l'auteur de nouvelles, *Ni fleurs ni couronnes* (« Minimales », 2006), d'une fiction en hommage à Kate Bush et Blondie, *Dans les rapides* (2007), et de romans parus aux Éditions Verticales, dont *Je marche sous un ciel de traîne* (2000), *La vie voyageuse* (2003), *Corniche Kennedy* (2008), *Naissance d'un pont* (prix Franz Hessel et prix Médicis 2010), *Tangente vers l'est* (prix Landerneau 2012), *Réparer les vivants* (Roman des étudiants France Culture-*Télérama* 2014; Grand Prix RTL-*Lire* 2014; prix Orange du livre 2014; prix littéraire Charles-Brisset; prix des lecteurs *L'Express*-BFMTV 2014; prix Relay des Voyageurs 2014 avec Europe 1; prix Paris Diderot-Esprits libres 2014; élu meilleur roman 2014 du magazine *Lire*; prix Pierre-Espil 2014; prix Agrippa d'Aubigné 2014; Grand Prix de littérature Henri-Gal de l'Académie française 2014 pour l'ensemble de son œuvre). Elle est par ailleurs membre de la revue *Inculte*.

« My heart is full »

*De l'influence des rayons gamma
sur le comportement des marguerites,*
Paul Newman, 1973

Ce qu'est le cœur de Simon Limbres, ce cœur humain, depuis que sa cadence s'est accélérée à l'instant de la naissance quand d'autres cœurs au-dehors accéléraient de même, saluant l'événement, ce qu'est ce cœur, ce qui l'a fait bondir, vomir, grossir, valser léger comme une plume ou peser comme une pierre, ce qui l'a étourdi, ce qui l'a fait fondre – l'amour ; ce qu'est le cœur de Simon Limbres, ce qu'il a filtré, enregistré, archivé, boîte noire d'un corps de vingt ans, personne ne le sait au juste, seule une image en mouvement créée par ultrason pourrait en renvoyer l'écho, en faire voir la joie qui dilate et la tristesse qui resserre, seul le tracé papier d'un électrocardiogramme déroulé depuis le commencement pourrait en signer la forme, en décrire la dépense et l'effort, l'émotion qui précipite, l'énergie prodiguée pour se comprimer près de cent mille fois par jour et faire circuler chaque minute jusqu'à cinq litres de sang, oui, seule cette ligne-là pourrait en donner un récit,

en profiler la vie, vie de flux et de reflux, vie de vannes et de clapets, vie de pulsations, quand le cœur de Simon Limbres, ce cœur humain, lui, échappe aux machines, nul ne saurait prétendre le connaître, et cette nuit-là, nuit sans étoiles, alors qu'il gelait à pierre fendre sur l'estuaire et le pays de Caux, alors qu'une houle sans reflets roulait le long des falaises, alors que le plateau continental reculait, dévoilant ses rayures géologiques, il faisait entendre le rythme régulier d'un organe qui se repose, d'un muscle qui lentement se recharge – un pouls probablement inférieur à cinquante battements par minute – quand l'alarme d'un portable s'est déclenchée au pied d'un lit étroit, l'écho d'un sonar inscrivant en bâtonnets luminescents sur l'écran tactile les chiffres 05:50, et quand soudain tout s'est emballé.

Cette nuit-là donc, une camionnette freine sur un parking désert, s'immobilise de travers, les portières avant claquent tandis que coulisse une ouverture latérale, trois silhouettes surgissent, trois ombres découpées sur l'obscurité et saisies par le froid – février glacial, rhinite liquide, dormir habillé –, des garçons semble-t-il, qui zippent leur blouson jusqu'au menton, déroulent leur bonnet au ras des cils, glissent sous la laine polaire le haut charnu de leurs oreilles et, soufflant dans leurs mains jointes en cornet, vont s'orienter face à la mer, laquelle n'est encore que du bruit à cette heure, du bruit et du noir.

Des garçons, ça se voit maintenant. Ils se sont alignés derrière le muret qui sépare le parking de la plage, piétinent et respirent fort, narines douloureuses à force de tuyauter l'iode et le froid, et ils sondent cette étendue obscure où il n'est nul tempo, hormis le fracas de la vague qui explose, ce vacarme qui force dans l'écroulement

final, scrutent ce qui gronde au-devant d'eux, cette clameur dingue où il n'est rien sur quoi poser le regard, rien, hormis peut-être la lisière blanchâtre, mousseuse, milliards d'atomes catapultés les uns contre les autres dans un halo phosphorescent, et assommés par l'hiver au sortir du camion, étourdis par la nuit marine, les trois garçons maintenant se ressaisissent, règlent leur vision, leur écoute, évaluent ce qui les attend, le *swell*, jaugent la houle à l'oreille, estiment son indice de déferlement, son coefficient de profondeur, et se souviennent que les vagues formées au large progressent toujours plus vite que les bateaux les plus rapides.

C'est bon, l'un des trois garçons a murmuré d'une voix douce, on va se faire une bonne session, les deux autres ont souri, après quoi tous trois ont reculé ensemble, lentement, raclant le sol de leurs semelles et tournant sur eux-mêmes, des tigres, ils ont levé les yeux pour creuser la nuit au fond du bourg, la nuit close encore en arrière des falaises, et alors celui qui a parlé a regardé sa montre, encore un quart d'heure les mecs, et ils sont remontés dans le camion attendre l'aube nautique.

Christophe Alba, Johan Rocher et lui, Simon Limbres. Les alarmes sonnaient quand ils ont repoussé leur drap et sont sortis du lit pour une session conclue peu avant minuit par échange de textos, une session à mi-marée comme on en compte deux ou trois dans l'année – mer

formée, houle régulière, vent faible et pas un chat sur le spot. Un jean, un blouson, ils se sont glissés au-dehors sans rien avaler, pas même un verre de lait, une poignée de céréales, pas même un bout de pain, se sont postés au bas de leur immeuble (Simon), devant le portail de leur pavillon (Johan), et ont attendu le camion qui lui aussi était ponctuel (Chris), et eux qui jamais ne se lèvent avant midi le dimanche, malgré les sommations maternelles, eux dont on dit qu'ils ne savent que penduler chiques molles entre le canapé du salon et la chaise de leur chambre, ils piaffaient dans la rue à six heures du matin, lacets défaits et haleine fétide – sous le réverbère, Simon Limbres a regardé se désagrèger l'air qu'il expirait par la bouche, les métamorphoses de la fumerolle blanche qui s'élevait, compacte, puis se dissolvait dans l'atmosphère, jusqu'à disparaître, s'est souvenu qu'enfant il aimait jouer au fumeur, plaçait l'index et le majeur tendus devant ses lèvres, prenait une large inspiration en creusant les joues et soufflait comme un homme –, eux, soit les *Trois Caballeros*, soit les *Big Waves Hunters*, soit Chris, John et Sky, alias jouant non comme des surnoms mais comme des pseudonymes, puisque créés pour se réinventer surfeurs planétaires quand on est lycéens d'estuaire, si bien qu'à l'inverse prononcer leur prénom les rabat illico sur une configuration hostile, la bruine glacée, le clapot maigre, les falaises comme des murs et les rues désertées à l'approche du soir, le reproche parental et la requête scolaire, la plainte de la

petite amie laissée sur le carreau, celle à laquelle on aura cette fois encore préféré le *van*, celle qui ne pourra jamais rien contre le surf.

Ils sont dans le *van* – jamais ils ne disent camionnette, plutôt crever. Humidité craspec, sable granulant les surfaces et râpant les fesses comme du papier de verre, caoutchouc saumâtre, puanteurs d'estran et de paraffine, surfs empilés, monceau de combinaisons – shorties ou intégrales épaisses à cagoules incorporées –, gants, chaussons, wax en pots, *leashes*. Se sont assis tous les trois à l'avant, serrés épaule contre épaule, ont frotté leurs mains entre leurs cuisses en poussant des cris de singe, putain ça caille, après quoi ils ont mastiqué des barres de céréales vitaminées – mais faudrait pas tout becqueter, c'est après que l'on dévore, après s'être fait dévorer justement –, se sont passé la bouteille de Coca, le tube de lait concentré Nestlé, les Pépito et les Chamonix, des biscuits de garçons mous et sucrés, ont fini par ramasser sous la banquette le dernier numéro de *Surf Session* qu'ils ont ouvert contre le tableau de bord, accolant leurs trois têtes au-dessus des pages qui luisaient dans la pénombre, le papier glacé comme une peau hydratée d'ambre solaire et de plaisir, des pages tournées des milliers de fois et qu'ils scrutent à nouveau, globes basculés hors des orbites, bouches sèches : déferlante de Mavericks et *point break* de Lombok, rouleaux de Jaws à Hawaï, tubes de Vanuatu, lames de Margaret River, les meilleurs rivages de la planète

déroulent ici la splendeur du surf. Ils y pointent des images d'un index fervent, là, là, ils iront là un jour, peut-être même l'été prochain, les trois dans le camion pour un surf trip de légende, ils partiront à la recherche de la plus belle vague qui se soit jamais formée sur Terre, rouleront en quête de ce spot sauvage et secret qu'ils inventeront comme Christophe Colomb a inventé l'Amérique et seront seuls sur le *line up* quand surgira enfin celle qu'ils attendaient, cette onde venue du fond de l'océan, archaïque et parfaite, la beauté en personne, alors le mouvement et la vitesse les dresseront sur leur planche dans un rush d'adrénaline quand sur tout leur corps et jusqu'à l'extrémité de leurs cils perlera une joie terrible, et ils chevaucheront la vague, rallieront la terre et la tribu des surfeurs, cette humanité nomade aux chevelures décolorées par le sel et l'éternel été, aux yeux délavés, garçons et filles n'ayant pour tout vêtement que ces shorts imprimés de fleurs de tiaré ou de pétales d'hibiscus, ces tee-shirts turquoise ou orange sanguine, n'ayant pour tout soulier que ces tongs de plastique, cette jeunesse lustrée de soleil et de liberté : jusqu'au rivage ils surferont le pli.

Les pages du magazine s'éclairent à mesure que le ciel pâlit au-dehors, elles divulguent leur nuancier de bleus dont ce cobalt pur qui brutalise les yeux, et de verts si profonds qu'on les dirait tracés à l'acrylique, çà et là le sillage d'un surf apparaît, rayure blanche minuscule sur mur

d'eau phénoménal, les garçons clignent des paupières, murmurent putain c'est ouf quand même, c'est guedin, puis Chris s'écarte pour consulter son portable, la lumière de l'écran bleuit sa face et, l'éclairant par-dessous, accuse l'ossature de son visage – arcade sourcilière proéminente, mâchoire prognathe, lèvres mauves – tandis qu'il lit à voix haute les informations du jour : les Petites Dalles today, houle idéale sud-ouest / nord-est, vagues entre un mètre cinquante et un mètre quatre-vingts, la meilleure session de l'année ; après quoi il ponctue, solennel : on va se bâfrer, *yes*, on va être des *kings* ! – l'anglais incrusté dans leur français, constamment, pour tout et pour rien, l'anglais comme s'ils vivaient dans une chanson pop ou dans une série américaine, comme s'ils étaient des héros, des étrangers, l'anglais qui allège les mots énormes, « vie » et « amour » devenant *life* et *love*, aériens, et finalement l'anglais comme une pudeur – et John et Sky ont hoché la tête en signe d'acquiescement infini, *yeah*, des *big wave riders*, des *kings*.

C'est l'heure. Amorce du jour où l'informe prend forme : les éléments s'organisent, le ciel se sépare de la mer, l'horizon se discerne. Les trois garçons se préparent, méthodiques, suivant un ordre précis qui est encore un rituel : ils fartent leur planche, vérifient les attaches du *leash*, passent des sous-vêtements spéciaux en polypropylène avant de revêtir les combinaisons en se contorsionnant sur le parking – le néoprène

adhère à la peau, la râpe et parfois même la brûle –, chorégraphie de pantins en caoutchouc qui demande de l'entraide, nécessite qu'ils se touchent, se manipulent; après quoi les bottillons, la cagoule, les gants, et ils referment le camion. À présent, ils descendent vers la mer, surf sous le bras, légers, franchissent la grève à grandes enjambées, la grève où les galets s'effondrent sous leur pas dans un boucan infernal, et une fois arrivés au rivage, alors que tout se précise en face d'eux, le chaos et la fête, ils passent le *leash* autour de leur cheville, rajustent leur cagoule, réduisent à rien l'espace de peau nue autour de leur cou en saisissant dans leur dos ce cordon qu'ils remontent jusqu'aux derniers crans de la fermeture éclair – il s'agit d'assurer la meilleure étanchéité possible à leur peau de jeune homme, une peau souvent constellée d'acné dans le haut du dos, sur les omoplates, quand Simon Limbres, lui, arbore un tatouage maori en épaulière –, et ce geste, le bras tendu en l'air d'un coup sec, signifie que la session commence, *let's go!* – alors peut-être que maintenant les cœurs s'excitent, qu'ils s'ébrouent lentement dans les cages thoraciques, peut-être que leur masse et leur volume augmentent et que leur frappe s'intensifie, deux séquences distinctes dans un même battement, deux coups, toujours les mêmes: la terreur et le désir.

Ils entrent dans l'eau. Ne hurlent pas en y plongeant leur corps, moulé de cette membrane flexible qui conserve la chaleur des chairs et

l'explosivité des élans, n'émettent pas un cri, mais traversent en grimaçant la muraille de cailloux qui roulent, et la mer se creusant vite, puisqu'à cinq ou six mètres du bord ils n'ont déjà plus pied, ils basculent en avant, s'allongent à plat ventre sur leur planche, leurs bras entaillant le flot avec force, ils franchissent la zone de ressac et progressent vers le large.

À deux cents mètres du rivage, la mer n'est plus qu'une tension ondulatoire, elle se creuse et se bombe, soulevée comme un drap lancé sur un sommier. Simon Limbres se fond dans son mouvement, il rame vers le *line up*, cette zone au large où le surfeur attend le départ de la vague, s'assurant de la présence de Chris et John, postés sur la gauche, petits bouchons noirs à peine visibles encore. L'eau est sombre, marbrée, veineuse, la couleur de l'étain. Toujours aucune brillance, aucun éclat, mais ces particules blanches qui poudrent la surface, du sucre, et l'eau est glacée, 9 ou 10 °C pas plus, Simon ne pourra jamais prendre plus de trois ou quatre vagues, il le sait, le surf en eau froide éreinte l'organisme, dans une heure il sera cuit, il faut qu'il sélectionne, choisisse la vague la mieux formée, celle dont la crête sera haute sans être trop pointue, celle dont la volute s'ouvrira avec assez d'ampleur pour qu'il y prenne place, et qui durera jusqu'au bout, conservant en fin de course la force nécessaire pour bouillonner sur la grève.

Il se retourne vers la côte comme il aime

Maylis de Kerangal
Réparer les vivants



Réparer les vivants
Maylis de Kerangal

Cette édition électronique du livre
Réparer les vivants de Maylis de Kerangal
a été réalisée le 14 avril 2015
par les Éditions [Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070462360 – Numéro d'édition : 274357).

Code Sodis : N66468 – ISBN : 9782072574801
Numéro d'édition : 274359.

folio
folio-lesite.fr